

PORTRAITS DE FEMMES

II

CARMEN SYLVA

JEUNE FILLE, ÉPOUSE, SOUVERAINE
ET POÈTE

PAR

M^{me} WILLIAM MONOD



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

1892

Tous droits réservés.

LIBRĂRIA
SOCIEȚĂ & C^ă
RECHĂSCE

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA
BUCURESTI
COTA 10802

RCT/06

1961

B.C.U. Bucuresti



C136171

PORTRAITS DE FEMMES

II

CARMEN SYLVA

JEUNE FILLE, ÉPOUSE, SOUVERAINE
ET POÈTE

PAR

M^{me} WILLIAM MONOD



W. Monod

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

1892

Tous droits réservés.

CARMEN SYLVA



I

LA PETITE FÉE

L'histoire véritable que nous désirons raconter ici ressemble à plus d'un égard à un conte de fées¹. Qu'est-ce, en effet, qu'une fée, sinon une femme douée d'un pouvoir extraordinaire et dans la destinée de laquelle il y a quelque chose d'insusité? L'en-

¹ Les principaux traits de cette esquisse biographique nous ont été fournis par différents ouvrages, outre nos souvenirs personnels. Nous avons fait surtout de larges emprunts au beau livre de E. Sergy publié par la librairie Fischbacher, Paris, 33, rue de Seine, et intitulé *Carmen Sylva (Élisabeth de Roumanie)*. Nous en recommandons vivement la lecture à tous ceux qui désireraient être plus complètement renseignés.

fant dont nous allons parler remplit ces deux conditions. On peut même dire qu'elle appartient à une famille de fées, car sa mère a été surnommée *la fée du Rhin* à cause du prestige qu'elle exerçait sur les esprits et sur les cœurs. Notre héroïne n'en était pas moins une simple et modeste petite fille, ce qui ne l'a pas empêchée de devenir reine.... mais, cela, il vaut mieux ne pas en parler encore.

A cinq ans, c'était un vrai tourbillon, tant elle avait besoin de mouvement, et ses parents avaient le bon sens de ne pas l'en priver sans nécessité. Un jour on voulut faire son portrait; elle commença par remuer beaucoup. Soudain, appelant sa volonté à son aide, la voilà qui se raidit et reste immobile comme une statue; mais l'effort que la mignonne créature s'imposait était trop grand; elle avait trop présumé de son énergie: elle s'évanouit. Sa mère, la grande fée, s'il nous est permis d'employer cette expression familière, avait

eu pour institutrice une femme d'un rare mérite, M^{lle} Lavater, qui exerça sur la petite fée une grande influence. Toute jeune, celle-ci chérissait les petits-enfants et éprouvait pour les pauvres une ardente compassion. A trois ans elle était allée voir sa marraine, la reine de Prusse Élisabeth, dont elle portait le nom, et s'était emparée de tous les coussins et les tabourets disponibles, pour en faire ses enfants. La reine ayant pris la grande liberté de poser le pied sur un pouf, la petite maman de cette famille imaginaire s'était écriée aussitôt : « Je te défends de marcher sur mon enfant ! »

Un de ses plaisirs était de faire des gâteaux, de vrais gâteaux, qu'elle confectonnait à la cuisine et qu'elle offrait ensuite à la salle à manger, pour le dessert. Elle trouvait cela beaucoup plus amusant que de faire la dinette.

Les biographes d'Élisabeth de Wied nous racontent comment un jour, ayant demandé à sa mère la permission d'aller à

l'école, et croyant l'avoir obtenue, elle courut droit à la classe du village et se mit à chanter si fort avec les écoliers qu'une petite paysanne, voulant se faire entendre aussi, lui mit la main sur la bouche. Tout à coup un domestique arrive et emmène la délinquante, dont la disparition avait causé au château une inquiétude mortelle. La petite Élisabeth resta enfermée jusqu'au soir, pour apprendre à ne pas interpréter dans le sens de ses désirs un vague sourire de sa mère. Sa vive imagination se montra de bonne heure dans les histoires, dans les jeux qu'elle inventait. Tout enfant aussi, en allant avec sa mère visiter des familles pauvres, elle apprit à s'intéresser à son prochain jusque dans les petits détails. M^{me} de Pressensé dit quelque part que pour se mettre à la place des autres il ne suffit pas de la sympathie, il faut encore l'imagination. C'est bien vrai ; mais il est vrai aussi que le cœur supplée parfois ce qui manque à la fantaisie. Chez celle que nous connais-

sons aujourd'hui sous le nom de Carmen Sylva, le cœur et l'imagination ont toujours été à la hauteur l'un de l'autre, et s'il se produit jamais quelque écart, ce ne sera pas du côté du cœur.

Élisabeth passa un certain temps dans la riante ville de Bonn, qui s'étend élégamment au bord du Rhin. Là ses parents recevaient des personnes instruites, aimables et distinguées. L'enfant profitait de cette société d'élite; elle entendait de belle musique, voyait de beaux tableaux, jouissait de charmantes amitiés. Le seul regret lors de ce séjour fut que son père, étant tombé malade, dut aller faire un voyage en Amérique dans l'intérêt de sa santé. Il se rétablit par bonheur et revint au milieu des siens.

Il y a quelque 35 ans, quand nous avons vu la petite fée pour la première fois, à Paris, c'était la plus aimable enfant qu'on puisse imaginer. En allant de la Place de la Concorde à l'Arc de l'Étoile, on peut voir encore, au coin d'une rue, un bel et

grand hôtel dont le jardin ouvre par une grille sur l'Avenue des Champs-Élysées. C'est là que la petite princesse passa tout un hiver, avec son père, sa mère, ses deux frères, tous deux plus jeunes qu'elle, et son institutrice. Elle ne croyait pas du tout, ni ses parents non plus, qu'on ne pût s'amuser qu'avec de petits princes ou de petites princesses, et, assez souvent, comme son frère Guillaume, elle venait jouer avec des enfants qui n'étaient rien moins que princes, dans le centre de Paris. Ces mêmes enfants allaient aussi s'ébattre quelquefois dans le beau jardin de la grande maison, où la grande fée les recevait comme une bonne mère. Un beau soir d'hiver la petite fée et son frère vinrent voir l'arbre de Noël de leurs modestes amis, et tout le monde, princes et non princes, s'amusa.... royalement. La petite fée allait au cours de l'abbé Gautier, alors fort en vogue, avec d'autres petites filles qui n'étaient pas fées ; elle parlait déjà très joliment le français. Quand

elle obtenait certain petit bulletin doré qu'on appelait *une présidence*, elle en était tout enchantée.

C'est à Neuwied que la famille de Wied résidait habituellement en hiver. Le grand château, avec son parc planté de beaux arbres et bordé par le Rhin, avec son riche musée d'histoire naturelle, est l'édifice le plus imposant d'une petite ville très propre, coquettement assise sur le fleuve. En été on demeurait à la campagne, dans un bâtiment à longue façade, autrefois rendez-vous de chasse, confortablement aménagé ensuite pour qu'on pût y demeurer nombreux, et qu'on appelait Monrepos. C'est là qu'on vivait tout à fait en famille. Le prince de Wied n'avait pas de chambellan et la princesse de Wied n'avait pas la moindre dame d'honneur à cette époque; elle remplissait avec autant d'intelligence et de grâce que de bonté le rôle de mère de famille et de maîtresse de maison, recevant les visiteurs, quel que fût leur rang, de la façon

la plus aimable et donnant elle-même des leçons à sa fille et à l'ainé de ses fils. Que de fois une ancienne bonne d'enfants de la famille de Nassau, promue au grade de femme de charge, venait s'asseoir à la table de ses maîtres quand on l'invitait à passer une journée à la campagne ! On lui donnait de petits noms d'amitié, et le soir on lui faisait chanter des chansonnettes ou des morceaux d'opéras qui lui rappelaient sa belle voix des temps passés. La vie était simple, régulièrement organisée ; on partageait le temps entre les lectures, les promenades, les excursions et les visites. Une des plus jolies pièces du château de Monrepos était une vaste galerie qui en occupait toute la largeur. La lumière y arrivait, brillante du côté du Rhin, adoucie du côté de la forêt, par seize fenêtres dont huit étaient garnies de têtes de cerf avec des ramures naturelles ; au fond, dans une niche peinte en vert très clair, était une statue en pied de Diane à la biche. Une partie de la galerie servait

de salle à manger, séparée du reste par une cloison en treillage le long de laquelle couraient des plantes grimpantes.

C'est là que le dimanche, à 10 heures et demie, sous un berceau de verdure, on plaçait un harmonium. D'un côté s'asseyaient les domestiques, valets, cuisinières, laquais et autres gens de service, le personnel de la ferme, le garde-chasse et les malades soignés par la princesse, de l'autre côté se rangeaient la famille et les hôtes du château. On chantait des cantiques, la princesse lisait un sermon, des prières, disait la bénédiction, et on se séparait. Le prince était trop souffrant et n'avait pas assez de voix pour présider lui-même ce service religieux. Parmi les malades nommés tout à l'heure il y avait une pauvre vieille impotente agitée d'un tremblement nerveux et une pauvre fille atteinte d'une infirmité analogue à la danse de saint Guy et que sa protectrice faisait parfois reposer sur son propre lit.

Du haut de la colline de Monrepos on voit les fortifications d'Ehrenbreitstein, en face de Coblenze, colorées souvent d'une teinte rose et, dans le lointain, des montagnes plus foncées. Le Rhin, tantôt transparent et bleuâtre, tantôt pareil à un large ruban d'argent massif, coule dans la plaine, puissant, paisible et profond. Aux environs du château de Monrepos il y avait de tout : forêt, vallées, rochers, ruisseaux, champs et prairies. L'arc-en-ciel, qui commençait dans les nuages, s'achevait souvent dans les vapeurs de la plaine, en sorte qu'on le voyait s'appuyer au flanc de la montagne voisine. Souvent on était enveloppé de nuées grises, tandis que la plaine étincelait de lumière ; ou bien la vallée disparaissait derrière un voile de brume, pendant que le soleil baignait gaîment la colline de Monrepos. Oh ! que les lièvres, les renards, les cerfs, les écureuils et les chats-huants rendaient pittoresque cette charmante retraite ! A la tombée de la nuit, sous les hêtres im-

menses, pareils aux piliers d'une cathédrale romane, s'éveillaient toute espèce de bruits mystérieux : frôlements d'ailes ou de feuilles, sifflements indistincts, cris de petites bêtes, chansons du grillon, gémissement de la hulotte. Parfois une harmonie, vague d'abord, puis plus nette, plus pénétrante et plus forte, dominait le tout et obligeait le promeneur attardé à s'arrêter au milieu des allées où flottaient des ombres indécises : c'était la harpe éolienne qu'on avait fixée au faite du château, et à laquelle le vent qui passait semblait prêter une âme.

La petite fée avait une chambre garnie de percale rose, recouverte de mousseline blanche, qui servait de cabinet de travail à sa mère. Son lit, rose et blanc, était caché derrière un rideau. C'est là qu'elle dormait d'un sommeil profond et paisible ; elle ne se réveillait pas même lorsque nous passions à côté d'elle, quand sa mère nous faisait l'honneur et le plaisir de nous inviter à son *petit coucher*.

Une fois par semaine venait un professeur qui faisait dessiner les enfants d'après nature; on allait prendre à Neuwied des leçons de piano, et c'était la princesse elle-même qui nous donnait des leçons d'écriture. Les promenades étaient très variées; quand on en avait le temps, on poussait jusqu'aux bords du Wiedbach; la petite princesse, grimpant le long des pentes, sautant de rocher en rocher, par la pluie, par le vent, ses belles boucles brunes collées aux tempes, avait l'air de la naïade de la rivière. Il y avait aussi un vieux *burg* en ruines, résidence de seigneurs de Wied au moyen âge, où les enfants aimaient fort à se faire conduire. Les murs lézardés en servaient de refuge à une horde de pauvres gens sans domicile; ils étaient pittoresquement perchés au sommet d'une colline couverte d'épilobes aux panaches de pourpre et d'eupatoires aux reflets argentés.

En revenant par la forêt, nous arrachions des pieds de chèvre-feuilles, des fougères

et des nummulaires que la petite princesse plantait ensuite dans son jardin avec des outils minuscules. A la fenaison on montait tout en haut de la charrette de foin ; à la moisson on s'asseyait sur les gerbes.

Un jour qu'on avait escaladé à maintes reprises un énorme tas de foin, Élisabeth laissa tomber un petit bracelet d'argent, de ceux qu'on appelle aujourd'hui des porte-bonheur, et qui, à cette époque déjà reculée pour notre jeunesse contemporaine, ne portaient aucun nom spécial. Elle voulait retrouver ce bracelet, le seul bijou qu'elle eût alors en sa possession. On se mit à retourner le foin, à chercher dans l'herbe, et enfin, à l'intime satisfaction de la petite fée, son talisman fut retrouvé ; en effet, le bracelet, si nous avons bonne mémoire, était orné d'une breloque formée par les emblèmes de la foi, de l'espérance et de la charité, et elle y tenait beaucoup.

Pour se rendre à Neuwied, à moins de faire un grand détour pour aller chercher le

pont, il fallait traverser la rivière à gué. Les ânes que nous montions se faisaient quelquefois prier, à la grande joie de la petite fée; mais elle était bien plus contente encore quand l'eau entraît dans la voiture et qu'on était obligé de lever les pieds pour n'être pas mouillé. L'une des courses se faisait ordinairement en grande partie à pied, car on voulait que la petite fille sût faire usage de ses jambes comme le commun des mortels. Sur la route il y avait, non loin du gué, une sablière d'où l'on faisait tomber le sable d'une hauteur de quelque cent mètres, à travers de longues caisses de bois où la petite princesse rêvait de se mettre une fois elle-même pour faire une longue et belle glissade !

Quelques nobles visiteurs qu'il y eût au salon, la jeune Élisabeth ne pensait jamais à son apparence quand on l'appelait pour la leur présenter. C'est ainsi qu'un jour où il faisait beaucoup de vent, elle entra au salon la tête enveloppée du gros cache-nez

qu'elle avait mis pour sortir. Plus tard, une des personnes présentes fit une remarque très sérieuse; il était temps, assurait-elle, que l'enfant attachât plus de prix aux règles du savoir-vivre; sa mère répondit avec beaucoup de bon sens: «Cela viendra plus tard et tout seul; pour le moment laissons-lui sa parfaite simplicité.»

136171
Élisabeth n'était pas sujette aux petites craintes ridicules qui hantent souvent les enfants de son âge. Un jour qu'elle avait une dent de lait à enlever (car elle avait encore quelques dents de lait à 12 ans), on pria une jeune fille qui avait déjà ôté des dents à ses frères et sœurs, de rendre le même service à la petite princesse. Celle-ci se laissa faire en riant, avec une tenaille destinée à arracher des clous.

La petite fée était élevée dans une si charmante simplicité qu'à douze ans, à l'âge où tant de petites filles se croient déjà des dames, elle ignorait presque qu'elle fût princesse. Elle avait auprès d'elle une jeune com-



pagne qui n'était nullement princesse, dont le nom n'était pas même précédé d'une particule, une simple petite roturière, qu'elle voulait toujours faire passer la première quand il s'agissait de franchir une porte. Un jour que le prince Adalbert de Prusse était venu dîner à Monrepos, Élisabeth se disposait encore à s'effacer devant son humble amie. Jugez de l'embarras de celle-ci, qui parvint heureusement à se porter brusquement en arrière. Plus tard elle fit comprendre à la gentille princesse qu'il était presque cruel de la mettre dans une situation aussi ridicule, et comme Élisabeth, dans sa candeur enfantine, avait peine à comprendre, il fallut conclure un arrangement particulier en vertu duquel la jeune princesse de Wied passerait toujours la première pour peu qu'il y eût un seul témoin, tandis que sa compagne consentirait à prendre les devants chaque fois que les deux jeunes filles seraient seules.

On célébra une fois une très jolie fête au

château de Neuwied. Une jeune fille de la noblesse, protégée de la princesse de Wied, se mariait. La petite princesse assista à une partie des réunions, mais on eut soin de ne pas désorganiser sa vie de fillette studieuse. C'est elle qui tressa la couronne de myrte de la mariée, et elle voulait l'essayer, quand une amie un peu superstitieuse l'en empêcha vivement, prétendant qu'une jeune fille qui pose sur sa tête la couronne de noces d'une autre ne devient ni épouse ni mère.

Non loin de Monrepos était Segendorf, petit village assez célèbre dans les annales des sociétés d'étudiants. C'est là que M. Monnard, professeur de littérature française à Lausanne et à Bonn, vint passer une partie de l'été avec sa femme et sa charmante fille, M^{me} Monneron, l'auteur du joli livre intitulé *Augustin*. La jeune femme plut beaucoup aux deux princesses par l'extrême distinction de ses manières, la grande douceur de son regard profond, le charme de sa conversation et son sérieux tempéré par beaucoup de

grâce. C'était l'époque de la guerre d'Orient; chez les princes de Wied on était pour la France, aussi évitait-on les entretiens sur la politique avec les partisans de la Russie, et il y en avait beaucoup parmi les personnes reçues à Monrepos.

Il y eut un jour une visite mémorable, celle du roi et de la reine de Prusse, qui s'appelaient alors Frédéric-Guillaume IV et Élisabeth. On était allé les chercher à Neuwied dans une calèche attelée de superbes chevaux et, pour permettre à l'attelage de reprendre haleine, M. de B., ancien chambellan du prince de Wied, était chargé de faire admirer au roi un point de vue qui offrait un intérêt historique.

Comme décoration, on avait amené les vaches de la ferme sur l'immense pelouse qui s'étendait devant le château. Frédéric-Guillaume IV avait les cheveux gris, l'œil petit, mais perçant, le front intelligent et la bouche fine. Sa femme portait sur sa physionomie l'empreinte d'une grande bonté;

elle entretenait avec bienveillance les plus modestes d'entre les assistants. La petite princesse parut au salon, en robe de mousseline blanche avec une ceinture jaune-paille qui seyait fort bien à ses joues roses et à sa chevelure brune. Contre l'ordinaire, les enfants ne dinèrent pas à table ; on les servit dans leur salle d'étude.

Ce jour-là, la cuisinière du château fut tentée de se prendre pour une émule de Vatel, à propos d'une question du roi que la princesse de Wied eut l'obligeance de lui rapporter : « Votre cuisinier est-il Français ou Allemand ? »

Il vint aussi d'autres visiteurs de haut parage : la princesse de Prusse, qui devait devenir l'impératrice Augusta, femme de tête et de cœur, éprise de la littérature française et qui correspondait habituellement en français avec ses enfants ; sa fille, la princesse Louise, femme fort distinguée aussi, alors âgée de dix-sept ans, et dont on négociait le mariage avec l'héritier du grand-duché

de Bade. Elle tendait la main, avec une parfaite cordialité, à tout le monde, mais quand on essayait de la lui baiser, comme l'usage le veut quand on tient une main princière, elle vous la retirait aussitôt d'un geste rapide. La grande duchesse-douairière de Nassau, née princesse de Wurtemberg, fit un séjour à Monrepos avec sa fille Sophie, fraîche brune de dix-neuf ans à cette époque, et qui porte aujourd'hui la couronne de Suède avec tant de dignité, de dévouement et de sagesse. Rappelons que la princesse de Wied, aujourd'hui douairière, est la sœur du grand-duc de Nassau, devenu grand-duc de Luxembourg, et la sœur, par son père seulement, de la reine de Suède. On voyait aussi une autre sœur de la *fée du Rhin*, la princesse de Waldeck, avec son mari le prince Georges, et leur petite fille Sophie, âgée d'un an; ils devaient avoir plus tard d'autres filles, dont l'une a épousé le prince Henri des Pays-Bas et l'autre le vieux roi de Hollande Guillaume III, qui

vient de mourir. C'est pendant ce même été qu'on préparait le mariage de la princesse royale d'Angleterre avec l'héritier présomptif du trône de Prusse, celui qui devait passer tant d'années sur les marches du trône impérial d'Allemagne, s'y asseoir quelques mois comme dans un rêve douloureux, et emporter prématurément dans la tombe ses généreuses aspirations et ses talents si variés.

Ainsi fuyaient les jours de l'enfance, et ceux de l'adolescence approchaient à grands pas.





II

A L'ÉCOLE DES LIVRES ET DE LA NATURE

La jeune princesse eut pour institutrice jusqu'en 1858 l'excellente M^{lle} Josse (et non Jossé comme le dit un de ses biographes), membre de l'église française de Francfort-sur-le Mein, fondée au XVI^e siècle par des habitants des Flandres qui fuyaient devant le duc d'Albe. Élisabeth eut ensuite un précepteur ; elle apprenait le latin, l'anglais, l'italien. Elle lut nos classiques, nos vieux chroniqueurs, nos auteurs de *Mémoires*. L'histoire, en gros volumes, ne la rebutait pas ; la politique l'intéressait autant que la

grammaire comparée, et les œuvres d'imagination : contes populaires, chansons en diverses langues, faisaient ses délices. A dix-neuf ans elle lut pour la première fois un roman, c'était *Ivanhoe*, puis un second, d'un tout autre genre, *Le vaste monde* d'Élisabeth Wetherell. Ce fut pour elle une révélation ; sa mère ne lui avait pas permis d'aborder plus tôt la littérature romanesque, à cause de sa nature ardente et impétueuse.

L'esprit poétique de celle que nous avons appelée *la petite fée* s'éveilla en face du majestueux panorama qu'elle avait devant les yeux à Monrepos. Elle apprit le langage des ruisseaux discrets ou turbulents ; elle sut s'entretenir avec la brise du soir et avec le vent qui courbait les grands chênes et menaçait de renverser les murs du vieux *Burg* d'Altwied. Tout le passé lointain des chevaliers errants et des châtelaines fidèles lui apparaissait au travers des études historiques auxquelles elle s'était livrée. Mais

c'était sa sympathie pour les êtres vivants qui l'inspirait le mieux, et ces êtres vivants étaient les braves paysans qui entouraient la résidence seigneuriale, ou les malheureux auxquels Élisabeth apportait des vivres, des vêtements et son lumineux sourire. Avec ses trois grands chiens du Saint-Bernard elle s'enfonçait dans les bois et contractait avec les hêtres et les sapins une durable intimité. Un de ses premiers essais poétiques est la description d'une lutte entre les arbres et la tempête, à travers laquelle le poète s'avance, «le pas rapide et ferme», l'esprit joyeux, «car dans son cœur rayonne le vrai, l'unique soleil.». Quelque chose, dans ces strophes ailées, nous rappelle l'inimitable refrain du *Chasseur noir* dans les *Châtiments* de Victor Hugo :

Les feuilles des bois, du vent remuées
Sifflent... on dirait
Qu'un sabbat nocturne emplît de huées
Toute la forêt,
Dans une clairière, au sein des nuées
La lune apparaît.

La jeune fille fut confirmée en 1860; elle avait reçu une instruction religieuse d'une nature spéciale, un peu trop spéciale peut-être. Sa mère avait rédigé un catéchisme exprès pour elle; il se composait d'une centaine de questions, que l'élève prenait une à une pour les développer par écrit. L'attente de sa confirmation la remplissait d'une émotion solennelle. La cérémonie eut lieu, dans la galerie de Monrepos transformée en oratoire. Parmi les assistants étaient la grande-duchesse Hélène de Russie, tous les membres de la famille de Wied, la famille de Nassau et la future impératrice Augusta.

Élisabeth avait dix-sept ans quand son père tomba malade, lui dont la santé avait déjà inspiré auparavant d'assez graves inquiétudes. Son plus jeune frère était malade aussi, et l'autre, celui dont l'âge se rapprochait le plus du sien, faisait ses études à Bâle, sous la direction du professeur Geltzer. Une invitation vint de Berlin, de la part de la reine Augusta, précisément à ce moment;

la *rose des bois* craignait la contrainte des cours; néanmoins ses parents jugèrent qu'un séjour de ce genre pourrait lui être utile. *L'églantine*, comme on l'avait surnommée, plut par sa charmante sauvagerie et son parfait naturel. C'est à Berlin qu'elle vit pour la première fois un homme destiné à jouer un grand rôle dans sa vie. On raconte qu'elle descendait un escalier avec sa rapidité habituelle, le pied lui manqua, et elle tomba dans les bras du prince Charles de Hohenzollern, qui l'empêcha de faire une chute plus grave. Élisabeth était choyée par ses hôtes royaux et recevait de ses parents les plus jolies lettres du monde. Néanmoins, au bout de six semaines, elle fut on ne peut plus heureuse de retrouver sa famille, sa forêt, ses grands chiens, ses études chéries et d'oublier le mal du pays qui s'était emparé d'elle dans l'existence factice à laquelle elle n'était pas accoutumée.

Il s'agissait, au reste, pour elle, de prendre sa part des soucis de sa mère, en fille aimante.

et dévouée. Ces deux âmes généreuses, cultivées, profondément sensibles, admirablement douées l'une et l'autre, étaient bien faites pour se comprendre. Entre la mère et la fille s'établissait, même abstraction faite des liens du sang, une de ces amitiés inaltérables qui font le charme et la richesse de deux existences. Pendant cette période d'inquiétudes intenses partagées avec sa mère, la distraction d'Élisabeth était l'équitation. A la voir ainsi, montée sur son cheval blanc, le teint rosé, ses boucles noires soulevées par le vent, on l'eût prise vraiment pour la reine des génies de la forêt. Elle avait aussi repris ses études avec un entrain redoublé et s'intéressait à la marche des événements contemporains autant qu'aux annales des peuples disparus. Une lettre écrite par elle, à cette époque, nous révèle toute l'intimité de la vie de famille tant à Neuwied qu'à Monrepos.

Un an de souffrances cruelles avait amené une aggravation marquée dans l'état du

petit prince Otto : « Donne-lui bientôt de tes
« nouvelles, écrivait sa sœur au prince
« Guillaume, et envoie-lui ta photographie...
« L'expression de ses grands yeux, qui
« semble triompher de la détresse de son
« pauvre corps, a un charme infini. Je sais
« que, de loin, tu vis avec nous, tu partages
« nos lourdes peines et aussi les bénédic-
« tions abondantes qui en découlent. Ce que
« tous les hommes font et pensent semble
« si petit, si infime quand on est mis ainsi en
« présence de Dieu. »

Le prince Guillaume était le confident
des pensées intimes de sa sœur : « Je suis
« tout étonnée, lui écrit-elle, de voir combien
« je sais mieux aimer qu'autrefois. J'éprouve
« un plus grand amour pour Dieu, et, par
« cela même, pour mes semblables. Mon
« cœur s'étend, se dilate à l'infini et vou-
« drait embrasser le monde entier.... Au
« dedans de moi tout bouillonne souvent à
« me faire croire que mon cœur éclate,
« mais à la surface je parais calme et je

« m'applique à remplir tranquillement mes
« devoirs. »

La jeune fille avait pris l'habitude de copier ses poésies dans un cahier, avec la date de leur composition ; elle se faisait scrupule de les corriger ; toute modification faite après le premier jet lui eût semblé un manque de sincérité. Près du lit de son frère, patient et doux dans sa longue souffrance, elle écrit cette strophe :

« Tu crois sans doute que le désespoir seul hante la chambre du malade ? Non, non, de désespoir il n'est pas de trace ; la paix véritable règne ici sans partage. »

Tandis que l'enfant s'avavançait tout doucement vers la fin de sa carrière terrestre, on avait pour son père de nouvelles inquiétudes. Les deux princesses ne se faisaient aucune illusion, sachant qu'elles entouraient des êtres chéris dont les jours étaient comptés, et heureuses de ce qu'il leur était encore permis de se dévouer à eux. Malgré sa grande faiblesse, le prince de Wied

donnait encore à sa fille des leçons de peinture, ces leçons dont elle a tiré plus tard un si grand parti, lorsque, souveraine d'un pays tout jeune, elle s'y est efforcée d'y introduire la culture des beaux-arts. «Faisons appel à la prière», écrit-elle à son frère Guillaume, entre ses deux malades, oubliant ses propres angoisses pour ne penser qu'à celles de sa mère.

Le 16 février 1862 le pauvre enfant fut délivré de son long martyre; il garda jusqu'au bout sa patience angélique et la pleine lucidité de son esprit. Dieu soit béni! s'écria sa mère quand la lutte fut enfin terminée. Il n'avait que onze ans. A quatre ou cinq ans, son grand front, ses yeux bleus extraordinairement limpides et expressifs, sa bouche très fine, frappaient vivement ceux qui le voyaient de près. Il avait une intelligence précoce, un esprit observateur, à la fois enthousiaste et réfléchi.

Sa vie morale avait pris aussi une intensité peu ordinaire chez un enfant de son

âge. Un jour un peintre de l'école de Dusseldorf, M. Sohn, était venu faire son portrait, mais, au lieu d'obliger son petit modèle à une longue et fatigante immobilité, il le faisait jouer devant lui tous les matins, causait avec lui et peignait ensuite de souvenir. La physionomie de l'enfant conservait ainsi toute sa vivacité, et les nuances de son expression n'étaient pas perdues. C'est à la même époque qu'un beau matin, par l'effet d'un léger caprice, il refusa de dire bonjour à sa mère; le soir il la fit venir et lui dit en anglais : « Je prierai Dieu de me pardonner d'avoir été si méchant. »

Quand la tombe enfantine eut été creusée près du château, Élisabeth, qui avait des habitudes matinales (elle a eu le bonheur et la sagesse de les conserver), allait tous les matins orner le petit espace qui lui rappelait de si chers souvenirs. Elle avait été si bien élevée dans le respect et l'amour du travail que les occupations utiles ne lui faisaient jamais défaut, et jamais elle ne

croyait s'abaisser par aucun genre de travail. Une famille amie, possédant des enfants, étant venue s'installer dans les environs de Monrepos; la jeune princesse obtint la permission de donner tous les jours trois heures de leçon à deux petites filles et à un petit garçon. C'est là qu'elle manifesta pour la première fois cette aptitude si remarquable pour l'enseignement qui l'a si bien servie dans son noble métier de reine. Elle éprouvait le besoin de transmettre à d'autres ce qu'elle savait, et possédait le rare talent de tirer des intelligences tout ce qu'elles peuvent donner. Pendant trois autres heures elle faisait la lecture à son père et consacrait aussi plusieurs heures à la musique, une amie d'ancienne date, mais pour laquelle elle s'était prise d'une nouvelle passion. Comme on peut le penser, elle prenait fort au sérieux ses devoirs d'institutrice, se demandant si elle était à la fois assez ferme et assez gaie pour comprendre un enfant et le traiter avec douceur. « Sois fort, écrit-elle

à son frère; sens l'étincelle divine s'allumer en toi. Je te suis par la pensée avec une ardente affection. Ta petite sœur Élisabeth.»

L'hiver de 1862-1863 se passa à Bade, où l'on espérait procurer au père malade quelque diversion. Le lundi soir on recevait une société choisie dont la jeune fille très sociable, malgré son aimable sauvagerie, jouissait beaucoup; la princesse-mère exerçait sur tous ceux qui l'approchaient un prestige incontestable, dont Élisabeth éprouvait une intime satisfaction. Elle sentait en elle-même une forte vitalité et un besoin dévorant d'agir. Ses lectures à ses parents occupaient une grande place dans sa vie, et elle y mettait tout son cœur. *L'Iphigénie* de Goethe la ravit; elle préférait de beaucoup cette pièce au *Torquato Tasso* du même poète. Il n'y a rien là qui nous étonne : l'idéal moral, revêtu d'une forme aussi parfaite que celle du drame classique de Goethe, devait trouver un écho dans l'âme de la jeune lectrice.



III

L'APPRENTISSAGE DE LA VIE

Nous commençons l'apprentissage de la vie dès notre naissance, mais il est pour chacun de nous des années où nous nous préparons plus activement à notre carrière future, tantôt avec intention, tantôt sans nous en douter. C'est à l'une de ces années que notre jeune princesse était arrivée. Elle avait déjà beaucoup vu et beaucoup appris; elle devait voir et apprendre davantage, sous la direction d'une femme aussi éminente par l'intelligence que par le cœur, la grande-duchesse Hélène de Russie,

née Charlotte de Wurtemberg. Il est question dans la biographie de M^{me} André-Walther (page 50) de cette princesse et de sa sœur Pauline, qui étaient en pension à Paris et s'étaient liées d'amitié avec les familles Cuvier et Walther. Lors de son mariage et de son passage obligé dans l'église grecque (c'était à ce prix qu'on devenait grande-duchesse de Russie), la princesse Charlotte avait échangé son prénom contre celui d'Hélène. « Après cinquante ans de séparation absolue, raconte M^{me} André, la grande-duchesse Hélène m'appelant auprès d'elle et se jetant dans mes bras, me dit: Henriette, dites-moi ce que Dieu a fait pour votre âme et je vous dirai ce qu'il a fait pour la mienne. Et, en nous racontant notre histoire, nous avons confondu nos larmes de reconnaissance. »

Nous avons tenu à rappeler ce souvenir, pour faire mieux comprendre sous quelle influence incomparable Élisabeth de Wied allait être momentanément placée. La

grande-duchesse était venue voir à Monrepos les princes de Wied; la *rose des bois* lui ⁺plus tant qu'elle demanda à l'emmener en Suisse et à lui faire faire ensuite un séjour en Russie. Le prince comprit tout ce que sa fille pourrait gagner à voyager dans une société semblable: «Elle nous reviendra, disait-il, simple et naturelle comme elle nous quitte aujourd'hui.»

— Le bien que notre enfant retirera de ce séjour est si grand, ajoutait sa mère, qu'il compensera pour nous le sacrifice de la séparation.

Élisabeth fit un charmant voyage en Suisse. En Russie elle eut quelque peine, au dire de son amie maternelle, «à supporter la vie de la cour où tout le monde était sous son charme.» En revanche, la jeune fille conçut pour la grande-duchesse un vif et respectueux attachement. «Sa journée, «écrit celle-ci, se partage entre la musique, «l'étude du russe, la lecture et le temps «qu'elle me consacre. Je l'engage vivement

«à ne lire que de bons livres. Pour stimuler
«son intérêt et lui donner le goût d'un tra-
«vail personnel, je lui ai conseillé de faire
«pour vous des extraits de ses lectures et
«des compositions. Quelles que soient les
«hautes sphères dans lesquelles nous
«sommes appelés à vivre, il ne faut pas
«perdre de vue que nous reculons du mo-
«ment que des lectures et des réflexions
«sérieuses ne servent pas de contre poids
«à la frivolité qui nous entoure.»

Élisabeth poursuivait à Saint-Pétersbourg ses études de dessin; elle lisait Shakespeare avec quelques jeunes filles de son âge et prenait des leçons de piano avec Rubinstein, privilège qu'elle savait apprécier à sa juste valeur.

En janvier 1864, elle, qui avait eu jusqu'alors une santé florissante, tomba malade de la fièvre typhoïde. Quand elle fut en convalescence, elle lut avec un vif plaisir le dernier ouvrage de son père, sur une question de philosophie morale. Dans une

lettre écrite à ses parents avant sa maladie, elle assure que les bals la fatiguent, mais non pas la réflexion calme et l'étude paisible. En écrivant à sa mère pour son jour de naissance, elle dit : « Quelle puissance que celle de l'amour ; pour lui le temps et l'espace n'existent pas. Il contient l'idée de l'éternité, et lui seul peut la contenir, car notre raison est incapable de la saisir tout entière. »

Déjà Élisabeth se croyait guérie quand une rechute mit sa vie en danger, tandis que sa mère, retenue auprès de son père malade, ne pouvait venir la soigner. C'est à la musique qu'elle demanda tout d'abord quelques distractions quand elle revint à la santé ; elle eut le grand plaisir d'entendre M^{me} Clara Schumann. « L'épreuve m'a semblé assez dure, écrit-elle à son père, mais elle m'a certainement été salutaire, » et déjà une épreuve plus rude atteignait son cœur aimant. Le prince de Wied mourait sans qu'elle pût le revoir ; ce père

qui avait été son guide, son ami, son précepteur, elle n'avait pas même la consolation de lui fermer les yeux. Cette fois encore, malgré sa vive douleur, elle songe avant tout à soutenir sa mère, et l'intimité de ces deux nobles femmes grandit de tout ce qu'elles avaient perdu.

C'est à Moscou que la jeune princesse de Wied acheva de se rétablir. C'est là qu'elle visita en détail les établissements charitables fondés par la grande-duchesse Hélène; c'est là qu'elle se préparait sans le savoir à imiter plus tard celle à qui elle avait voué une si légitime admiration.

Quand la jeune fille de vingt ans revint chez elle, elle fut saisie par les souvenirs poignants d'un passé disparu pour toujours. La douleur filiale étreint son cœur, le château de Neuwied lui paraît si mélancolique qu'elle n'a pas le courage d'y arrêter ses regards : chaque fenêtre close évoque l'image d'un mort bien-aimé. Mais son invincible vitalité l'emporte malgré tout : « Je

«suis, écrit-elle, comme notre père, un être
«terriblement sociable! Je ne connais rien
«de plus charmant qu'un salon animé, où,
«pour surcroît d'agrément, on fait de bonne
«musique. Mon rêve est d'avoir un jour
«assez d'argent pour réunir constamment
«autour de moi un cercle d'artistes et leur
«rendre ma maison aussi attrayante que
«possible. Je ne ferais pas le bel esprit, ce
«qui ne serait pas, d'ailleurs, dans mes
«moyens, mais je m'appliquerais à mettre
«en relief les traits saillants du caractère
«de chacun et de là naîtrait la satisfaction
«générale.» Ces paroles devaient se réaliser
de point en point, on le verra bientôt.

Lors d'un séjour en Italie qu'elle fit ensuite, Élisabeth décrit d'une façon charmante la mer et la terre. L'habitude d'analyser ses impressions est devenue chez elle une seconde nature. Elle avait, il est vrai, le loisir de se livrer à cette analyse, qui n'eut pas pour elle tous les inconvénients qu'elle peut avoir pour certaines na-

tures trop passives. Chez elle la force d'action finit toujours par l'emporter sur la contemplation. Même en voyage elle s'occupait avec suite de l'instruction d'une jeune cousine.

« Je pose en fait, dit-elle à sa mère, que
« le premier instituteur venu est capable
« de lui inculquer plus de connaissances
« que moi. Mais, avec moi, elle apprendra à
« penser, ce qui lui sera plus utile dans la
« vie que toute la science imaginable. » Et
elle ajoute ces paroles dignes d'une sérieuse
méditation : « Je lui enseigne ce que tu m'as
« appris, à aimer les hommes, alors même
« qu'on ne ressent pas pour eux de sym-
« pathie spéciale. » Dans une autre lettre
elle affirme énergiquement qu'elle n'entend
pas mener une existence oisive, quelle que
soit sa destinée. « Si je ne me marie pas,
« je passerai des examens, j'en ai la ferme
« volonté. Le mot effroyable de vieille fille
« ne m'inspire pas la moindre appréhension ;
« mon sort sera celui de bien des femmes

« dont j'admire l'activité tranquille et forte.
« J'ai besoin d'agir et je trouverai de la be-
« sogne à abattre; chacun dira en me
« voyant: l'heureuse créature! »

Qu'elle fût chez elle ou en voyage, au milieu de tout ce qu'elle voyait, de tout ce qu'elle entendait, elle avait toujours quelque chose sur le métier. C'étaient des poésies, une traduction de Carlyle, la biographie projetée de son frère, l'étude du suédois.

Le 2 janvier 1869 elle écrit dans son journal ces lignes que nous aimons à en détacher et où elle fait à sa vie de jeune fille un prophétique adieu:

« Je n'ai que des actions de grâces à
« rendre pour l'année radieuse qui vient de
« s'écouler. Pour l'année qui s'ouvre je ne
« forme qu'un vœu: Que le travail de mes
« mains soit béni! Voilà neuf ans que j'ai
« commencé mon journal. J'y ai consigné
« les souvenirs de ma jeunesse, parfois dans
« une disposition d'esprit pieuse, d'autres
« fois très gaîment, souvent avec décourage-

«ment et mélancolie. Ma jeunesse a été
«riche en affections, en rayons de soleil, en
«expériences sérieuses. Une tristesse m'a
«été épargnée, celle d'être délaissée par
«mes amis. Cette rouille n'a pas entamé
«mon cœur, et c'est pourquoi je me sens
«forte et je regarde avec joie vers le midi
«de l'existence. La Providence me con-
«servera-t-elle dans sa bonté le don de la
«poésie? Je veille sur ce don comme sur
«une relique, m'efforçant de ne pas en tirer
«vanité. Je demande seulement qu'il ne
«s'affaiblisse pas avec l'âge et que je garde
«la fraîcheur de sentiments nécessaire pour
«mettre toute mon âme dans mes vers.

«Adieu, belle année, et toi, année nou-
«velle, luis douce et riante dans ma cham-
«brette et dans mon cœur! »

« Tout ou rien, voilà ma devise. »





IV

LA PRINCESSE ÉLISABETH NE DEVIENDRA PAS INSTITUTRICE

Jusqu'alors Élisabeth de Wied avait repoussé toute idée de mariage. Elle avait formé le projet de fonder une école; sa mère ne s'y opposait nullement, mais à la condition que la future institutrice se préparât consciencieusement à sa profession, suivît des cours de pédagogie et prît des diplômes en bonne et due forme. On s'entretenait ainsi de l'avenir et l'on bâtissait des châteaux en Espagne.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de

Hohenzollern n'avait point oublié l'aimable *tourbillon* qu'il avait reçu dans ses bras au pied d'un escalier dans le château royal de Berlin. Sa sœur était en correspondance avec la jeune princesse de Wied, et lui aussi prenait connaissance de ces lettres, qui l'intéressaient beaucoup. Discrètement, il avait fait part à son père et à sa mère de sa préférence pour la *rose des bois*, et, depuis trois ans qu'il avait été élu prince de Roumanie, il sentait plus vivement la nécessité d'être secondé dans sa tâche difficile par une femme qui sût en prendre sa part. Quand les parents de Hohenzollern invitèrent les deux princesses de Wied à venir les voir à Dusseldorf, le prince Charles, alors âgé de trente ans, se trouvait précisément en Allemagne. Clara Schumann donnait un concert à Cologne; on choisit ce prétexte pour préparer une entrevue avec le jeune prince, sans donner immédiatement l'éveil à Élisabeth. C'était l'après-midi, dans un jardin public, où les princesses

et leur suite se faisaient servir des rafraîchissements. Un groupe de messieurs s'approcha et parmi eux le prince de Roumanie. La jeune fille lui tendit les deux mains sans arrière-pensée et lui exprima naïvement le plaisir qu'elle avait à le rencontrer. « Quel charmant homme ! » dit-elle à sa mère quand le prince eut pris congé d'elle après un entretien qui avait duré plusieurs heures.

Le même jour, comme elle faisait sa toilette pour aller au concert dans la soirée, le prince vint sans retard demander à la princesse-mère la main de sa fille. Élisabeth ne pouvait comprendre pourquoi la visite se prolongeait autant. Elle fut très surprise quand sa mère lui fit part de ce qui venait de se passer, mais elle n'eut pas besoin de méditer longuement sa réponse. A son insu elle avait donné son cœur à celui qui le lui demandait, et quand sa mère s'informa du temps qu'elle désirait prendre pour se décider, elle put répondre, avec émotion, mais avec fermeté : « Qu'il vienne

quand il voudra, je sais que je l'aimerai.» Le même soir elle disait à son fiancé en lui tendant la main : « Je me sens à la fois très humble et très fière... » Longtemps auparavant on lui avait parlé d'un trône : « Il n'y « en a qu'un qui me tenterait, avait-elle « répondu en plaisantant, c'est celui de Rou- « manie. Là, au moins, je trouverais du tra- « vail à faire. »

Les fiançailles furent célébrées à Neuwied, le 16 octobre 1869, et le prince Charles écrivait dans l'album qu'il offrait à sa fiancée : « Je m'estime heureux de ce que tu n'appar- « tiens pas à moi seul. Tout un peuple met « son espoir en toi et te rendra amour pour « amour. »

Le mariage eut lieu à Neuwied le 15 novembre. La reine Augusta de Prusse y assista. Il y eut deux bénédictions, l'une selon le rite catholique, l'autre selon le rite protestant, les deux époux appartenant à ces deux communions différentes. Trois jours après, la *petite fée* quittait les lieux où

s'était écoulée sa riante enfance et son heureuse et sérieuse jeunesse, pour aller occuper au loin un trône nouvellement fondé.

Nous n'entrerons pas ici dans beaucoup de détails sur la situation politique faite au prince de Hohenzollern à l'extrême Orient de l'Europe. Il est aisé de comprendre qu'après la domination turque tout était à créer : routes, armées, instruction publique, etc., etc.

A Orsowa, sur le Danube, eut lieu une première ovation des sujets de la frontière à leur charmante souveraine. A Giurgevo les époux montèrent dans une voiture à huit chevaux, avec des postillons en costume national et une escorte de paysans en vêtements brillants qui apportaient de petits sapins enrubannés, garnis de pommes dorées, symbole qui figure toujours dans les noces roumaines.

Le premier train, desservant la ligne de Giurgevo à Bucarest, amena le jeune couple dans sa capitale. Le site que cette

ville occupe est admirable. Les coupoles de trois cent soixante églises brillent dans des massifs de verdure. Puis ce sont des jardins, des palais de boyards, échantillons de l'architecture byzantine ou turque. Au loin se dresse la chaîne des Carpathes, avec les pentes sévères du Bucegi, couvert de neiges éternelles. La jeune souveraine était transportée d'enthousiasme. Une réception officielle eut lieu à la gare; puis le maire de la vieille cité offrit le pain et le sel symboliques aux arrivants. Les dames de la noblesse apportèrent une gerbe de fleurs dans un vase d'or enrichi de diamants. Les troupes étaient sur pied, en grand uniforme, et toute la population était en fête; les cloches sonnaient à toute volée, les salves d'artillerie ébranlaient l'air :

Une acclamation douce, tendre et hautaine
Chant de chœurs, cris d'amour où l'extase se joint,
Remplissait la cité.....¹

tout le peuple y prenait part, et c'est

¹ Victor Hugo : Le retour de l'Empereur (*les Rayons et les Ombres*).

accompagnés de ces joyeux accents que les nouveaux mariés allèrent à l'église métropolitaine pour être bénis devant l'autel. Il y eut un *Te Deum*, après lequel on donna la bénédiction nuptiale à quarante couples, dotés par le prince et vêtus d'habits richement pailletés et brodés. De nouvelles acclamations retentirent au sortir de la cathédrale; de nouvelles députations se présentèrent, toutes revêtues de costumes nationaux des plus pittoresques. Dans la salle du trône on offrit à la jeune femme un diadème et un magnifique costume national. Une illumination, un feu d'artifice et une retraite aux flambeaux terminèrent la journée. Enfin les époux purent rentrer dans leur palais. Mais tant d'émotions et de fatigues diverses eurent leur contre-coup, et la princesse de Roumanie tomba malade de la rougeole trois jours après ces réceptions triomphales. Heureusement elle se rétablit promptement et se mit aussitôt à l'œuvre.



V

SOUVERAINE, ÉPOUSE, MÈRE ET POÈTE

La princesse Élisabeth s'occupa tout d'abord de son entourage le plus immédiat. Elle résolut de recevoir les dames roumaines une à une, afin d'étudier leur caractère. Il lui était pénible, aux grandes audiences, de feindre un intérêt qu'elle ne pouvait éprouver pour des inconnues et, pour être sincère, elle choisit le moyen le plus efficace de tous, elle s'efforça de ressentir en réalité la sympathie que sa haute position l'obligeait plus ou moins à exprimer. Elle se mit aussi à apprendre la langue roumaine, parente de

celle des félibres, fille du latin comme le français, et qu'elle parle avec une rare perfection.

Il fallait commencer par créer une littérature, pour exercer une influence sur les personnes les plus instruites et, pour cela, faire traduire tout d'abord en roumain de bons ouvrages français. Musique, théâtre, établissements d'instruction, soin des pauvres, Élisabeth pensait à tout, s'intéressait à tout et payait de sa personne dans tous les domaines.

On lui a reproché parfois d'être exaltée ou sentimentale, et peut-être avec quelque raison. Mais ne sait-on pas que chez une Allemande, quelque cosmopolite qu'elle soit, l'expression des sentiments n'a pas, en général, la sobriété française ? Elle a pensé, aimé, agi; pouvait-elle faire mieux ?

Le 8 septembre 1870, elle eut la très grande joie de presser dans ses bras une petite fille qu'on appela Marie; 21 coups de canon annoncèrent sa naissance, et elle

inspira à sa mère une charmante poésie dont une traduction littérale ne peut donner qu'une idée imparfaite.

Le plus beau nom sur terre, — Le plus beau sur les lèvres humaines — C'est mère.

Nul n'est si profond et si doux, — Si simple et si riche en pensées — Que: mère!

Sa puissance lui viendrait-elle — De ce qu'il parle dans le rire de l'enfant? O mère!

Est-ce parce que des regards d'enfant l'expriment, —

Parce qu'un cœur d'enfant le chante? — O mère!

Celle qu'on nomme de ce nom — A sur terre une haute mission — Comme mère.

A celle qui l'a remplie et s'en voit dépouillée —

Est interdit tout bonheur ici-bas — Pauvre mère!

Quelques mois après, la princesse fit avec son mari un voyage dans le pays où Charles de Hohenzollern avait construit des ponts, des routes, des voies ferrées; elle était heureuse et fière de voir ces progrès réalisés dans le pays de son adoption.

Bucarest est une ville où règnent de mauvaises fièvres; on résolut donc de passer l'été dans une vallée des Carpathes et d'habiter une partie du vieux couvent de Sinaïa, où trente moines résidaient encore. On

menait là une vie rustique qui ravissait la jeune mère et lui rappelait sa vie de jeune fille à Monrepos. Le prince fit construire rapidement une maison forestière qui devint la résidence d'été de sa famille. Afin d'encourager les industries nationales, la princesse décida qu'à la campagne les dames de la cour porteraient le costume roumain, couvert de paillettes et de broderie, avec l'élégante coiffure dorée et le long voile de dentelle. La princesse et ses dames d'honneur travaillaient ensemble à des ouvrages de luxe ; on lisait, on écrivait, on faisait de la musique. Dans ce beau site et ce brillant entourage grandissait la petite Marie, et, comme le dit sa mère dans un de ses *Contes* : « l'existence était douce comme en un jour « de mai destiné à ne jamais finir. » Et elle ajoute dans une lettre à la princesse de Wied : « Aussi longtemps que le monde « existera, les joies de l'amour maternel « seront les mêmes et dédommageront de « toutes les souffrances de cette vie... Le

« bonheur terrestre est chose fragile et veut
« être manié d'une main délicate. » Et cet
amour maternel, Élisabeth souhaitait ardem-
ment de le répandre autour d'elle ; elle
voulait être la mère de tout l'état roumain.

C'est auprès d'elle qu'on venait de tous
côtés chercher conseil, appui ou consolation.
Elle était heureuse et jouissait en plein de
tout ce que la vie lui donnait, sans jamais
perdre de vue le haut idéal qu'elle s'était
proposé. Une grande douleur devait encore
mûrir chez elle tous ses dons de sympathie.
Après quelques jours d'une angoisse cruelle,
elle vit sa charmante fillette fermer les yeux
pour toujours.

Une fois le sacrifice consommé, la pauvre
mère prit l'enfant dans ses bras, remercia
les médecins, et dit en contemplant la petite
morte déposée sur sa couche funèbre :
« Dieu aime mon enfant plus encore que je
« ne l'ai aimée moi-même, c'est pourquoi il
« l'a prise à lui. Je le remercie de me l'avoir
« donnée ». Les parents désolés firent graver

sur la petite tombe ces paroles d'espérance : « Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, mais elle dort. » Le souvenir du bonheur maternel si profond qui lui avait été accordé fut une force pour la princesse Élisabeth ; ce fut pour elle une force aussi de savoir son enfant heureuse et d'avoir la certitude de la retrouver un jour ; mais toute joie terrestre avait disparu du foyer, et la mère inspirait au poète des vers profondément sentis, qui se terminent par ces mots :

Enfant, enfant, qui apaisera mon désir ?
Ce ne peut être que la félicité du ciel.

C'est dans le travail que la princesse chercha la consolation. Au lieu de se confiner en égoïste dans sa douleur, elle redoubla d'activité.

Elle écrivait des poésies, traduisait des ouvrages étrangers, faisait des peintures. Elle voyagea aussi et rencontra à Londres Max Muller et Kingsley, dont la conversation lui plut infiniment. Tandis que son cœur saignait, elle luttait, elle pensait, elle espé-

rait, en un mot, elle vivait dans toute la force du terme. C'est de l'époque de son deuil, surmonté par une indomptable énergie puisée dans un ardent amour pour l'humanité, et pour le peuple roumain en particulier, que datent d'importantes fondations. Ce furent des sociétés chorales, des réunions de travail pour les pauvres femmes, une école de dessin, qui devint plus tard l'Académie de peinture et où, pour encourager les élèves, la princesse elle-même vint faire des études sous la direction de maîtres habiles. On décida aussi de bâtir un château à Sinaïa, dans le site splendide où la petite princesse Marie aimait à prendre ses ébats enfantins.

Pendant les mois de réclusion qui lui valut une longue indisposition, Élisabeth trouva le temps d'écrire la biographie de son plus jeune frère. Elle eut aussi à ce moment de vives inquiétudes pour la santé du prince Charles. On est tout surpris, en présence de l'activité si variée et si constante

de cette femme d'élite, de constater à quel point elle continue à s'analyser elle-même.

En hiver, à Bucarest, la princesse se lève à cinq heures; elle allume elle-même sa lampe et travaille jusqu'à huit heures dans un cabinet de travail garni de tableaux, de bronzes, de plantes rares, de jets d'eau et d'oiseaux chanteurs. Pour se préparer à une journée consacrée en grande partie aux relations avec la société, elle éprouve le besoin invincible d'un peu de solitude studieuse. Ensuite elle déjeune en tête à tête avec son mari; les audiences ont lieu de neuf à dix heures. Le soir, il y a des séances pour la lecture des vieilles chroniques locales. Dans la journée, à toute heure, Élisabeth veut qu'on puisse pénétrer chez elle, non pour des conversations oiseuses, mais pour des entretiens utiles. Mais avant tout, et à tout instant, elle est à la disposition de son mari, car il existe pour elle une hiérarchie dans les devoirs, et elle ne veut pas que les moins importants empiètent

sur les autres. Jamais, et combien elle fait preuve de sagesse en cela! elle n'entame les sujets politiques, si ce n'est avec le prince; mais ensemble ils discutent tout: administration, finances, chemins de fer, armée.

« Le prince, dit-elle, aime à me trouver
« chez moi dès qu'il peut dérober un instant
« aux affaires, c'est pourquoi je ne sors
« presque jamais. Je m'applique à ne pas
« l'importuner par mon travail; dès qu'il
« appelle ou que j'entends son pas, je jette
« plume ou pinceau et ne les reprends que
« lorsqu'il n'a plus besoin de moi. Tant
« d'affaires et tant de gens le sollicitent qu'il
« faut mettre à profit les quarts d'heure
« d'intimité qui nous sont laissés. Si je ne
« me trouvais immédiatement à sa disposi-
« tion, il aurait vite fait de disparaître sans
« possibilité pour moi de l'atteindre de long-
« temps. Je me dis que ma première tâche
« est celle d'épouse, puis vient ma mission
« de souveraine, et au troisième rang seule-
« ment celle de poète... »



VI

MAMAN-REINE

En 1876 et en 1877 la guerre entre la Turquie et la Russie avait lieu; le 22 mai 1877 la Roumanie se déclarait indépendante de la Turquie, et le 25 juin, après le combat livré entre Calafat et Widdin, l'empereur Alexandre, les grands-ducs et un certain nombre de dignitaires russes rendirent visite au prince Charles: « Je suis fier d'Élisabeth, écrit à cette occasion le « souverain de la Roumanie à sa belle-mère; « elle a fait les honneurs d'une manière ex-
« quise. L'empereur, les princes et tous les

« Russes présents ont été sous le charme et
« s'accordent à dire qu'elle rappelle la
« grande-duchesse Hélène. »

La Roumanie se trouvait engagée dans
la lutte. Aussitôt la princesse transforma la
grande salle du trône en atelier, et les
femmes de toute condition vinrent préparer
du linge pour les blessés.

Elle qui, de ses mains délicates et pures
Sait peindre des missels, sut panser les blessures,
Dans sa royale humilité

. sa tendresse fervente,
Sans dégoût, sans faiblesse

L'a faite sœur de charité ¹.

Elle est très noble, elle est très douce et très sereine,
Et dans sa majesté grave de souveraine
Sa grâce met un charme exquis.

Élisabeth fit installer à ses frais une ambulance de cent lits, qu'elle dirigea elle-même; c'était elle qui recevait les convois de malades et de blessés arrivant du champ de bataille et qui les dirigeait vers l'hôpital où ils devaient être internés; elle les soi-

¹ M^{me} Galeron de Calonne: *Dans ma nuit*. Ouvrage récemment couronné par l'Académie française.

gnait de ses propres mains et savait relever leur courage par de douces paroles.

Le 24 mars 1881 la Roumanie fut érigée en royaume, et le 22 mai on offrit au nouveau roi une couronne royale et une hache de combat provenant toutes deux de la fonte d'un canon pris à Plewna. La cérémonie du couronnement fut splendide. La reine était dans une calèche couverte de fleurs, traînée par huit chevaux noirs; on semait des fleurs sur le passage du cortège royal; on étendait par terre des branches de sapin, suivant la coutume du pays, et on lâchait des pigeons blancs. Le service religieux fut célébré à la métropole; au palais, des couronnes furent déposées devant les marches du trône; le roi prononça des paroles émues; puis les députations se présentèrent; beaucoup de paysans tombèrent à genoux et tirèrent de leurs poches et des manches de leur veste des adresses de félicitations.

La nouvelle reine fut sur pied de onze

heures du matin à minuit: « Nous avons
« parlé à huit cents personnes, écrit-elle à
« sa mère... Je n'avais plus la force de
« saluer et me bornais à agiter mon mou-
« choir. Par égard pour moi les hurrahs
« avaient été supprimés. Le coup d'œil de
« cette immense foule silencieuse, qui s'in-
« clinait, souriait, s'agitait dans une panto-
« mime expressive, était unique dans son
« genre. Toute cette journée du 22 mai a
« été admirable, du commencement à la
« fin. »

La reine avait compris dès son arrivée en Roumanie que pour faire une œuvre durable dans un pays jeune, il fallait tout d'abord s'emparer de la jeunesse, et c'est vers l'éducation que tendirent tout d'abord ses plans de réforme. Il existait un orphelinat fondé au XVIII^e siècle et appelé *l'Asile Hélène* qu'elle prit sous son patronage. On y élève 460 jeunes filles, qui restent dans l'établissement jusqu'au moment où elles peuvent se placer comme institutrices. Le

plan d'études est très complet; il comprend, outre les langues, les arts et les sciences, des travaux pratiques. La maison est tenue en si haute estime dans le pays que les élèves sont souvent demandées en mariage avant d'en sortir et qu'on voit des professeurs, des ecclésiastiques, des commerçants ou des industriels venir confier aux directrices leur désir de prendre femme à l'Asile Hélène. La reine assiste aux examens de l'école aussi bien qu'à ceux du Conservatoire et distribue elle-même les prix, mais, avec un tact exquis, elle évite de se mêler des détails de la direction. « Il vaut mieux
« dit-elle, laisser toute liberté d'action à
« ceux qui dirigent ces maisons et qui com-
« prennent leur tâche beaucoup mieux que
« je ne serais capable de le faire. Je m'ins-
« pire de l'exemple de la grande-duchesse
« Hélène, dont l'influence s'exerçait d'une
« manière plutôt indirecte. »

Élisabeth de Roumanie a fondé, sur ses deniers privés, une école de broderie qui

porte son nom; soixante-dix jeunes filles, choisies parmi les plus pauvres, apprennent à imiter d'anciennes et très riches broderies du pays; quelques-unes deviennent de véritables artistes, et c'est pour encourager leurs travaux que leur royale protectrice a mis à la mode, dans la haute société, les costumes roumains.

D'autres institutions analogues se sont fondées sur le modèle de celles de la reine, ainsi que des sociétés de bienfaisance dont la première en date est la *Société Élisabeth*. Diverses associations font fabriquer par des femmes qui ne sauraient pas exécuter des ouvrages fins le linge des hôpitaux, les tentes de l'armée et les objets d'équipement militaire. On a vu figurer à Paris, à l'Exposition de 1889, des produits de l'industrie roumaine qui font honneur à leur pays d'origine. La reine a demandé aux ministres leur appui pour l'utilisation des plantes textiles qui viennent dans le pays, et les chambres ont voté 200,000 fr.

pour la création d'une importante école industrielle. *Écoles sur écoles*, telle est la devise de la reine. Elle veut éveiller chez les Roumains le sentiment de la responsabilité et leur faire comprendre la nécessité et la beauté du travail: noble objectif et digne de la noble femme à qui Dieu a confié une si grande mission! Les fourneaux économiques n'ont pas été oubliés. On y donne des repas gratuits aux enfants pauvres des ateliers de broderie. Les diaconesses et les sœurs de charité sont fort bien vues par la reine, qui s'intéresse directement aux œuvres qu'elles dirigent. Le cœur de *la mère du pays, maman-reine*, comme les paysans l'appellent naïvement, s'émeut en face de toutes les infortunes, et ce qu'elle a exprimé dans une de ses plus belles poésies, elle l'avait éprouvé d'abord dans les profondeurs de son âme maternelle:

Si des milliers d'êtres t'appellent mère
Et regardent vers toi dans l'infortune,
Si tu partages leur angoisse,

Tu ne demeureras pas inconsolable.

Que tes lèvres ne murmurent que de douces paroles.

Il ne t'est point permis d'être à toi même,

Tu appartiens à ton peuple tout entier

Riches ou pauvres, bons ou mauvais,

De noble origine ou nés dans la fange,

Tous sont à toi, pardonne et sauve;

Lave les plaies, la rouille et la poussière.

La santé de la reine se ressentit des fatigues endurées pendant et après la guerre, et l'on put voir, quand sa vie fut en danger, quel attachement ses plus pauvres sujets avaient pour *maman-reine*.

Le séjour de Sinaïa fut favorable à sa santé. Nombre de seigneurs roumains bâtirent des villas dans le voisinage du palais, une des plus belles résidences royales qui existent. Le cabinet de travail de la reine est garni de glaces transparentes au travers desquelles on aperçoit des pentes rocheuses, des gorges ombragées de pins, toute une nature agreste et sauvage faite

pour inspirer les poètes. Dans la salle de musique, une des plus merveilleuses pièces de l'édifice, des peintures exécutées avec beaucoup d'art représentent les légendes du pays, celles que Carmen Sylva a racontées d'une manière si poétique. On se croirait transporté dans un palais de fées!

«Le château est d'une beauté saisissante, écrit Élisabeth. Rien que du bois, et du bois richement sculpté. Des tapis sombres en abondance, partout des couleurs harmonieuses; c'est bien la demeure que je rêvais à quinze ans et que je décrivais à mon père. Quelle chose étrange de voir à quarante ans ma vision devenir une réalité!»

Le couple royal s'est préoccupé de fixer la langue roumaine: à cet effet le roi a fait publier un *Dictionnaire de l'Académie* et fondé de nombreuses chaires de grammaire et de littérature. Il a créé aussi une société de géographie et fait réparer de beaux spécimens de l'architecture byzan-

tine, sous la direction d'un élève de Viollet-le-Duc. C'est ainsi que l'église de Curtea de Arges, une des plus intéressantes de la contrée, fut complètement restaurée, au prix d'un travail immense. Tandis que son mari relevait les murs de cet antique sanctuaire, la reine transcrivait le récit de la Passion en lettres enluminées, sur cent énormes feuilles de parchemin, qu'elle ornait de peintures, et dont elle fit don à l'église pour les offices du jeudi-saint. Le jour où la basilique fut inaugurée la reine parut en costume national et fut l'objet d'une ovation touchante de la part des paysans qui assistaient à la fête.

Peu après elle alla au bord de la mer, et là encore son instinct maternel lui faisait grouper autour d'elle, sur la plage, les petits enfants ravis des jeux qu'elle leur enseignait et des belles histoires qu'elle savait si bien leur raconter.

A Sinaïa la reine est souvent vêtue de blanc ; ses joues roses, son regard toujours

candide, son frais sourire, tantôt gai, tantôt mélancolique, contrastent avec l'éclat argenté de sa chevelure. Ses jeunes demoiselles d'honneur l'entourent comme si elle était leur mère, entrent chez elle en lui baisant la main et parfois s'asseyent familièrement à ses pieds. Elles sont parfaitement élevées, parlent très bien français et s'intéressent aux choses intellectuelles : leur protectrice a su les former à son école et, pour plusieurs, les animer de son esprit. Parfois elle les emmène dans son ancien cabinet de travail, qui existe toujours dans la maison du garde-chasse; elle y conduit aussi ses visiteurs pour y faire des lectures. C'est pour elle une vive jouissance de recevoir les célébrités artistiques ou littéraires de tous pays.





VII

CARMEN SYLVA

Elle est la reine, elle est la muse, elle est la fée.
Elle a le magnifique et glorieux trophée
Des couronnes et des lauriers.

(M^{me} Galeron de Calonne: *Dans ma Nuit.*)

Charles IX écrivait à Ronsard:

Tous deux également nous portons des couronnes.....

Élisabeth de Roumanie porte seule une double couronne, celle de reine et celle de poète.

Dans le royaume de la poésie, elle s'appelle *Carmen Sylva*, nom qui signifie *le chant de la forêt*, et qui rappelle les hêtres

majestueux, formant des dômes soutenus par des colonnes vivantes, derrière le château de Monrepos.

Dès son enfance, et pendant sa jeunesse, son imagination féconde a produit une foule de choses ; mais c'est depuis la mort de sa fille qu'elle s'est adonnée régulièrement aux travaux littéraires, tant elle éprouvait le besoin de s'absorber dans un labeur acharné. Quand elle voulut traduire en allemand des poésies, elle s'aperçut qu'elle ne possédait pas encore la science de la versification. Kotzebue (dont les écoliers français ne connaissent guère que *la Petite ville*) lui montra, à sa demande, les fautes dont fourmillaient ses essais poétiques. Elle se mit à travailler, comme elle savait le faire, reprenant jusqu'à cinq fois le même morceau, et réussit à joindre à l'inspiration personnelle la correction littéraire. Son premier ouvrage fut une traduction en allemand de chansons populaires roumaines ; elle écrivit aussi des œuvres en prose. Sous le pseudonyme de

Carmen Sylva elle donna *Sapho*, *Hammerstein*, *sur les Eaux*, *le Naufrage*, puis *la Sorcière et Jéhova*, poème assez bizarre dont le Juif-Errant est le héros. *Les Contes du Peletsch* ont été publiés en allemand sous le titre de *le Royaume de Carmen Sylva* ; ils ont été traduits en roumain, et on les donne en prix dans les écoles ; il en existe aussi une édition française. Le style de ces contes est d'une remarquable pureté, c'est une prose élégante, où l'on discerne les qualités maîtresses de l'auteur, une vive imagination, un sentiment profond de la nature et l'art de faire vivre ses personnages en se mettant complètement à leur place. Un autre recueil de contes porte ce titre significatif : *le Pèlerinage de la douleur à travers les siècles*. Élisabeth de Roumanie s'est essayée à bien des sujets ; elle a composé des odes, des ballades, des comédies, des opéras ; un grand nombre de ses poésies détachées ont été mises en musique, notamment par M. Bungert, l'auteur

du grand drame musical *Hütten et Sickingen*, représenté à Kreuznach en juin 1889.

Il y aurait beaucoup à dire sur ses romans, qui ne nous semblent pas, pris dans leur ensemble, la meilleure partie de son œuvre littéraire.

Carmen Sylva possède incontestablement un rare talent de conteur; certains de ses petits récits rappellent par la perfection de la forme tels des plus jolis contes d'Alphonse Daudet. Nous affirmons, sans crainte d'être contredit, que la jeune fille au grand cœur qui dirige, avec une grâce et une vaillance surnaturelles, un attelage de cerfs entre ciel et terre; celle qui se laisse lapider sans proférer une plainte pour prouver qu'elle est digne, aussi bien que si elle était un homme, de succéder à son père; celle qui a égaré le voile nuptial au fil d'argent, le seul qui assure le bonheur aux jeunes mariées, sont des figures vivantes et lumineuses dans la mémoire de ceux qui ont fait connaissance avec elles. L'inspira-

tion soutenue, la fantaisie méthodique, dirons-nous, nécessaires à la conduite d'un roman, servent moins bien notre poète; ce qu'il peut y avoir d'exalté dans son caractère se traduit par une apparente recherche dans ses œuvres de longue haleine. Pour tout dire, il est telle page de ses nouvelles que nous eussions préféré ne pas rencontrer sous la plume d'une femme. Mais ce sont les pages où elle cesse d'être elle-même pour subir une influence étrangère et où, s'efforçant d'être moderne, elle le devient à l'excès. Chose étonnante, cette nature prime-sautière et capricieuse, qui juge si souvent par impression, sait se plier à la collaboration, et c'est avec M^{me} de Kremnitz qu'elle a publié *Astra, C'était une méprise, etc., etc.*

En 1887 l'infatigable écrivain traduisit *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti, «le plus beau livre qu'ait produit la littérature moderne,» dit-elle avec une forte nuance d'exagération.

Nous connaissons surtout en France les

Pensées d'une Reine, publiées en 1882 par Louis Ulbach, l'un des hôtes de Sinaïa, pensées auxquelles l'Académie a accordé le prix Botta, «œuvre disait le rapporteur M. Camille Doucet, d'une reine amie des lettres et des arts, philosophe, poète, mais femme avant tout.»

Incontestablement la poésie est, plus naturellement que la prose, la langue de Carmen Sylva; comme Lamartine, c'est dans des vers qu'elle laisse le plus facilement échapper de sa plume ses idées et ses sentiments, et c'est, pensons-nous, sous la forme poétique qu'elle les exprime avec le plus de mesure.

L'allemand, et surtout cet allemand devenu plus sonore au contact d'une belle langue méridionale (ce fait serait intéressant à étudier au point de vue de la science du langage), convient merveilleusement à ces effusions lyriques. Nous ne citerons rien, ce serait défigurer l'original : *le Chant de la forêt* veut être entendu et non commenté. La note est gaie ou triste, ironique

ou suave; dans cette nature ardente et spontanée l'accablement et l'enthousiasme prennent tour à tour le dessus. C'est ce qu'on remarque dans le recueil intitulé : *La mère et l'enfant*, où elle évoque son court et radieux passé maternel. Ce n'est pas en banale admiratrice qu'elle chante la nature; les forêts, les tempêtes, la mer et la montagne sont ses grandes amies. Le brouillard suspendu aux aiguilles du mélèze, les gouttes de rosée emprisonnées dans une toile d'araignée, le Peletsch indépendant qui bondit sur les rocailles, la fleur qui s'abreuve au gué du torrent, tout lui parle et elle fait tout parler: elle est la harpe éolienne qui résonne au plus léger souffle de l'air.

Carmen Sylva a souffert, témoin ces mots qui répondent à une profonde expérience : « Quand on est depuis longtemps sevré de la joie, on ne la demande plus, et lorsqu'elle frappe à votre porte, vous ouvrez en tremblant, de peur qu'elle ne soit la douleur travestie. » Aussi n'en est-elle jamais réduite

à exprimer des sentiments d'emprunt; la sincérité est un des traits dominants de son tempérament littéraire. Nos grand'mères nous contaient autrefois l'histoire d'une jeune fille qui avait fini par accepter un prétendant plusieurs fois évincé; quand ses amies s'en étonnaient et lui demandaient comment elle avait pu se décider à l'épouser, elle répondait: C'est pour m'en débarrasser! Ainsi de Carmen Sylva: quand une impression l'obsède, elle lui donne une forme poétique, pour s'en débarrasser! Reconnaissons que cette ressource suprême n'est pas à la disposition de tout le monde. Ses *Pensées* trahissent un discernement assez remarquable des caractères, et pourtant, ce qui lui manque parfois, c'est la pondération; ses admirations sont sans réserve; le sens critique lui fait défaut; elle juge par sympathie et par antipathie. Dans une position aussi éminente que la sienne les amis comme celui de Boileau, qui soient *de vos défauts les zélés adversaires* risquent de

ne pas abonder; l'auteur ne rencontre jamais d'obstacle à la publication de ses ouvrages; pour lui la question d'éditeur ne se pose jamais, et elle ne peut pas ignorer que tout ce qu'elle écrit trouvera des admirateurs.

Carmen Sylva s'est essayée à écrire des vers français; à l'occasion d'un *félibrige* où sa présence était désirée; elle n'a pas réussi, ne connaissant pas assez bien les lois de notre prosodie.

Il y a quelques mois, l'Académie de Bucarest fêtait le 25^e anniversaire de sa création. Le roi ouvrit la séance et annonça à l'assemblée que la reine allait lire une de ses dernières œuvres :

« Je crois, ajouta le roi, que ce sera la première fois qu'une reine prendra la parole devant une assemblée savante. Ce fait est de bon augure, car l'Académie célèbre aujourd'hui ses noces d'argent. »

La reine adressa ensuite à l'assistance l'allocution suivante :

« Il y a quelques jours, les honorables

membres de cette Académie m'ont priée de dire quelques mots à la réunion solennelle d'aujourd'hui. Je leur ai répondu en citant le texte des saintes Écritures : « Les femmes doivent garder le silence dans l'enceinte du temple. » Je n'ai pas changé d'opinion en prenant ici la parole. Je continue à affirmer que la vie active d'une femme ne doit pas sortir des limites sacrées de son foyer domestique, parce que nulle part sa voix n'aura un son aussi mélodieux qu'auprès de son foyer, au milieu de ses enfants.

« Mais Dieu a élargi les limites de mon foyer. Est-ce qu'il ne comprend pas en réalité tout mon cher pays, avec mes enfants bien-aimés, toute la nation roumaine ? »

« Si donc je me suis décidée à prendre aujourd'hui la parole, c'est que je me considère comme chez moi, au milieu de mes enfants. »

« Ce que je vais vous lire, c'est un conte où figurent des dragons et de vaillants cheva-

liers. Si, en vous parlant, je ne tiens pas de quenouille à la main, cela ne m'empêchera pas de vous offrir un long fil qui, après réflexion, vous fournira la matière nécessaire pour confectionner un beau et durable tissu.»

Après ce petit discours, la reine lut à l'assistance, de sa belle voix timbrée, sa nouvelle œuvre: *Le rêve d'un poète*.

Depuis lors, la reine de Roumanie a encore écrit un drame en quatre actes, sur un sujet emprunté à l'histoire de sa patrie d'adoption, et qui a pour titre *Maître Manolly*. Cette œuvre nouvelle du fécond écrivain sera prochainement représentée à Vienne; peut-être même a-t-elle déjà été jouée; nous n'avons pu nous en assurer exactement.

Un jour que nous demandions à Miss Nightingale des renseignements sur son activité charitable, elle voulut bien nous les donner¹, mais elle ajouta: « Je vous supplie,

¹ Nous les avons publiés avec son autorisation dans un volume intitulé: *La Mission des femmes en temps de guerre*.

comme j'en ai supplié tant d'autres personnes, d'attendre que je sois morte pour écrire ma vie.» Aussi le seul reproche que nous ayons à adresser aux *Vies* de Carmen Sylva, c'est précisément qu'elles sont la biographie d'une personne vivante. Il est vrai que les vies des grands tombent dans le domaine public avant même d'être imprimées; il est vrai aussi que peu de femmes savent concilier aussi bien qu'Élisabeth de Roumanie la discrétion avec la publicité.

Notre intention n'a pas été de donner ici une étude littéraire sur un écrivain contemporain. Cela nous eût mené trop loin et nous aurions eu plus d'une réserve à faire. Nous renvoyons ceux que le sujet intéresse au beau volume d'E. SERGY, *Carmen Sylva, Élisabeth, reine de Roumanie*¹. Nous avons voulu montrer ce qu'une femme peut faire quand elle sait régler sa vie, et non seulement s'occuper et bien passer son

¹ Paris, Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine.

temps, mais vraiment *travailler*. Il est beau de se souvenir de la fin du quatrième commandement : *Tu te reposeras le septième jour*, mais à la condition qu'on ait obéi tout d'abord à la première partie du précepte divin : *Tu travailleras six jours et tu feras toute ton œuvre*. Noble reine, ou mieux, noble femme ! son intérêt ardent pour tout ce qui est grand, beau et bon, sa sympathie profonde pour tout ce qui vit, aime, pense, jouit ou souffre se traduisent par un exact et charitable emploi de toutes les heures que Dieu lui donne. Et dans cette discipline exercée sur elle-même, nous aimons à relever un trait. Comme le Père Gratry, Carmen Sylva a compris *le devoir intellectuel* ; elle sait que nous sommes responsables envers Dieu (trop de femmes l'oublient !) de l'intelligence et de l'instruction que nous avons reçues ; à son avis ce n'est point faire œuvre égoïste que de continuer à se développer, puisque nous valons pour les autres dans la mesure où nous avons soin de nous-

mêmes. Nous aimons à nous la représenter entourée d'un peuple qui la bénit, mais nous aimons aussi à nous la figurer dans ses veilles matinales et solitaires, priant et travaillant; on a beau être reine, il vous faut, tout comme à d'autres, une dose toujours nouvelle de courage pour persévérer dans des habitudes aussi laborieuses. Où sont les jeunes filles, où sont les jeunes matrones et les femmes d'âge mûr qui sachent en faire autant?





VIII

DERNIER TABLEAU

Qu'on nous permette, ici, une digression. Au reste, ce sentier de traverse, loin de nous éloigner de la route que nous avons choisie, nous y ramènera promptement.

Il y avait une fois une jeune fille aimante, à laquelle les parents les plus tendres donnaient l'éducation la plus soignée. Elle aimait passionnément la vie; elle goûtait les joies de la famille, les beautés de la nature, l'enivrement des arts. Elle était musicienne et savourait les œuvres des maîtres, se les appropriant par l'admiration et l'intelligence.

M^{lle} de Calonne, ainsi s'appelait cette jeune fille, eut une sœur qui mourut toute petite, si petite que :

Elle n'avait jamais parlé qu'avec les anges
et.....

parmi nous se trouvait solitaire.

Elle avait aussi une autre sœur charmante, qui s'appelait Jeanne :

Elle a huit ans, ses traits sont fins et gracieux.
Son âme a des reflets que déjà l'on devine,
Lorsque l'on voit rêver la pensée enfantine
Sous la frange de jais qui voile ses grands yeux.

.

Elle joue, et sa vie éclôt en souriant;
Elle marche gaîment d'un pas insouciant,
Chantant son chant de joie au milieu des alarmes.

Bertha s'avançait d'un pas joyeux vers un avenir de travail et de satisfactions sérieuses et profondes ; elle vivait sur les bords de la Méditerranée bleue :

Souvent, que je rêve ou je veille,
Ton image s'offre à mes yeux,
Car j'ai pu te voir, ô Marseille,
Avec ton ciel et tes flots bleus.

C'est là que finit l'enfance de M^{lle} de Calonne et que son avenir se transforma

Toi qui fus l'image dernière,
Toi qui fus le dernier rayon,
Je garde dans ma vie entière
Ta lumineuse vision.

C'est là que s'éteignirent les beaux yeux de l'adolescente, et bien avant le temps elle put s'écrier :

J'éprouve de marcher la fatigue profonde.

.

Je voudrais m'arrêter au seuil de l'avenir.

Elle s'en veut de vivre :

Devant tous ces heureux que vient prendre la mort.

Parfois, la sympathie d'amis bien intentionnés n'est pas assez discrète :

Car cette sympathie est sœur de la pitié,
Et loin de m'attendrir cette pitié me blesse.

Bertha ne se fait pas stoïque : non, c'est une douce âme de femme :

J'ai besoin que l'on m'aime et que l'on me rassure.

Cette jeune fille qui ne semble pas devoir connaître jamais les peines et les joies de

la maternité, à dix-neuf ans, le croirait-on? se fait donner une poupée; elle adore les enfants; elle sait leurs petits intérêts, leurs petits désirs; elle connaît leurs petites âmes; quand elle ne peut plus les voir, elle les écoute, elle les caresse. Un sourire enfantin, une larme de ces tout petits l'émeuvent plus que les révolutions des empires, et il n'est rien de si charmant pour elle qu'une première dent enchâssée dans une gencive rose comme une perle dans son écrin.

Douée d'une sensibilité aussi vive et d'un cœur aussi ardent, M^{lle} de Calonne dut souffrir plus qu'une autre et sa foi risqua de faire naufrage dans la nuit de son désespoir. Mais Dieu, en qui elle croyait, la soutint; elle entrevit un idéal qui n'était point celui de l'oisiveté :

A quelques jours heureux si je pouvais prétendre,
Après de longs efforts, après de durs combats,
Ce serait du travail que je voudrais attendre
Une récompense ici-bas.

Et c'était encore moins l'idéal de la contemplation attendrie de soi-même ou de l'égoïsme raffiné, témoin cette strophe si hautement, si saintement, si doucement résignée :

Je veux sourire à ceux que le bonheur rassemble,
Je les contemplerai dans leur félicité,
Et quoique mon cœur saigne, ou bien que ma main
[tremble,
Je veux porter ma vie avec sérénité.

Ce que les parents de Bertha souffraient à voir fermée ainsi la carrière de leur enfant, ceux-là seuls peuvent le comprendre qui ont passé par une épreuve analogue.

C'est alors qu'une amie, chérie de longue date, pénétra plus avant dans l'intimité de la jeune aveugle ; cette amie c'est la poésie. Elle vint sur les pas d'un maître, notre grand barde moderne, Victor Hugo, trop oublié depuis peu, mais dont le nom grandira encore. C'est à lui que Bertha, découragée, abattue par le malheur qui l'avait frappée, fait honneur, après Dieu, du réveil de son âme. A partir de ce moment elle rappelle

autour d'elle toutes les belles images qui peuplaient son passé :

O loi sacrée, aube infinie,
Rire et pleurs qu'on sent revenir,
Chants du cœur, sublime harmonie,
Seconde vie, ô souvenir !

Elle-même a pu dire : « J'ai tant d'imagination et si bonne mémoire que c'est comme si j'y voyais. » Aussi, *la grande voyante*, comme Victor Hugo l'a appelée, s'entend-elle admirablement à nous faire voir le monde extérieur, soit qu'elle raconte *L'accident*, qui rappelle certains passages des *Châtiments* ou de *La Légende des siècles* — ou qu'elle dépeigne une scène enfantine, — ou bien nous montre une mère morte *Sous la neige*, en allaitant encore son nouveau-né — ou les *Valseurs* de la légende roumaine disparaissant dans un brumeux abîme. Mais elle sait peindre aussi le monde intérieur, comme dans le morceau si saisissant intitulé *la Mourante*, ou dans : *Idéal*, qui se termine par cette noble exhortation :

Le vertige nous prend en sondant les abîmes :
Ne regardons jamais au-dessous de nos pas,
Mais tendons nos efforts vers les hauteurs sublimes
Où rien ne puisse plus nous venir d'ici-bas.

Bertha de Calonne croit à la vie, et c'est
pourquoi elle peut dire :

Je trouve que de nous moins grande est la distance
Aux morts qui sont vivants qu'aux vivants qui sont
[morts.

Cela ne nous rappelle-t-il pas les *Funérailles d'une âme* d'Honoré Arnoul ?

La jeune aveugle avait trouvé dans la Muse
une discrète et fidèle confidente. M. Galeron
fit sa connaissance et conçut pour elle le
plus profond, le plus sincère attachement.
Une aube nouvelle se leva pour Bertha de
Calonne ; elle devint épouse et mère. Mais
son enfant lui fut bientôt enlevée. Déjà,
une affliction nouvelle était venue s'ajouter
à tant d'autres : après la vue, M^{me} Galeron
perdait l'ouïe. Elle n'entend plus que lors-
que l'on applique ses lèvres tout près de
son oreille.

Toutes ces circonstances réunies, dans

cette vie modeste où les événements sont peu nombreux, donnent un charme exquis et pénétrant au morceau intitulé *Qu'importe?* On ne saurait le lire sans être profondément ému et sans être saisi de respect devant une manière si élevée d'envisager l'existence.

A MON MARI :

Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
Pourtant des jours gris je sens la pâleur;
J'en ai la tristesse; il me faut tes joies.
Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
Mais j'ai ta chaleur.

Je ne la vois plus, la splendeur des roses,
Mais le ciel a fait la part de chacun.
Qu'importe l'éclat? J'ai l'âme des choses.
Je ne la vois plus, la splendeur des roses,
Mais j'ai leur parfum.

Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Lorsque je le sens sur moi se poser.
Qu'importe! Un regret serait un blasphème,
Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Mais j'ai ton baiser.

Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre!
J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour
Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre.
Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre,
Puisque j'ai l'amour?

Si le lecteur nous a suivi jusqu'ici, il se demandera peut-être comment nous connaissons tous ces détails, nous qui ignorions, il y a peu de jours encore, jusqu'à l'existence de M^{me} Galeron de Calonne. Peut-être trouvera-t-on de plus, que nous commettons une indiscretion manifeste en livrant à la publicité le secret de cette noble vie. Voici notre réponse. C'est M^{me} Bertha Galeron elle-même qui, généreusement, et avec une grande simplicité de cœur, a bien voulu partager avec tous ceux qui liront son livre: *Dans ma nuit*, ses souvenirs, ses joies, ses souffrances.

M^{me} Galeron manie la rime avec beaucoup d'aisance, la rime souvent riche, parfois même parnassienne. De temps à autre paraît une cheville; tous les enjambements ne sont pas heureux et quelquefois l'harmonie et le nombre manquent à la strophe. Mais ce talent si mûr est assez jeune pour grandir, assez souple pour s'affranchir de ses défauts.

Le recueil tout entier fait autant d'honneur à celle qui l'a écrit qu'à l'homme qui a su discerner la lumière de ces yeux fermés, disons mieux, le chaud rayonnement de cette âme aimante et poétique.

Pour finir, un dernier tableau; nous nous en tenons à l'esquisse. Deux femmes sont réunies dans une maison de Bucarest. L'une est jeune; ses yeux sont fermés et de ses doigts effilés et tremblants elle palpe un moulage en plâtre, celui d'une ravissante petite fille, son premier enfant, arraché à sa tendresse, un enfant qu'elle n'a jamais vu, mais dont elle faisait ses délices. Une autre femme aux yeux brillants, belle sous ses cheveux blancs, dans la vigoureuse maturité de l'âge, est assise près de la première et lui parle à demi-voix, presque à l'oreille. Si elle parlait plus fort, son amie ne l'entendrait pas, et si elle s'éloignait de quelques pas, ses douces paroles seraient

perdues pour celle à qui elle s'adresse. La femme au regard lumineux sait ce que c'est que la douleur; elle a vu mourir, elle aussi, son premier son unique enfant :

Elle console, elle rassure, elle devine

Elle a, pour les souffrants, l'émotion divine

Qui sait plaindre et qui sait pleurer.

Il n'est pas un sanglot qui ne réponde en elle...¹

Sa pitié est profonde, immense, maternelle, elle parle à la jeune mère aveugle de soumission aux décrets du Père céleste; peut-être lui dit-elle aussi que si le petit ange ne revient pas, il se peut que Dieu en envoie un autre quelque jour... Et cette prédiction s'est réalisée; la femme qui pleure, qui ne voit pas et qui n'entend que les paroles prononcées de très près pressera de nouveau sur son cœur une petite fille, doux nourrisson qu'elle allaitera, que ses mains caresseront et dont elle ne perdra même pas tous les gazouillements.

Ces deux femmes aiment toutes deux

¹ Mme Galeron de Calonne, *Dans ma Nuit*.

l'humanité; toutes deux sont poètes, elles ont pour les membres de leurs familles de profonds attachements; elles ont reçu dans ce monde une part si riche de tendresse que les infirmités ni le deuil ne leur enlèveront leur bonheur. L'une :

..... plane trop haut pour être une hautaine,
Elle est trop près de Dieu pour comprendre la haine,
Elle ne sait que pardonner.
Elle ignore le mal; oubliant qu'il existe,
Quand elle le rencontre, il la trouble et l'attriste,
Il en vient presque à l'étonner ¹.

L'autre, elle nous l'a dit, est si heureuse qu'elle ne saurait que faire de la vue, si ce sens lui était rendu : « En somme elle bénit
« Dieu de l'avoir rendue sourde et aveugle,
« parce que c'est grâce à ces infirmités
« qu'il lui a été donné de contracter une
« union aussi complètement heureuse que la
« sienne... »

Ces deux femmes, dont le cœur aimant s'alimente sans cesse à la source de toute

¹ M^{me} Galeron de Calonne, *Dans ma Nuit*.

affection sainte et verse des trésors d'amour sur ceux qui les entourent, nos lecteurs les ont déjà nommées ; elles s'appellent Bertha Galeron de Calonne et Carmen Sylva, Élisabeth de Roumanie.





TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. La petite fée	3
II. A l'école des livres et de la nature	24
III. L'apprentissage de la vie	36
IV. La princesse Élisabeth ne deviendra pas institutrice	46
V. Souveraine, épouse, mère et poète.	53
VI. Maman-reine.	62
VII. Carmen Sylva	73
VIII. Dernier tableau.	87



VERIFICAT
2017

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH. — 5188

BIBLIOTHÈQUE DU FOYER

Sous ce titre, la LIBRAIRIE FISCHBACHER publie une collection d'ouvrages destinés à l'enfance, à l'adolescence et aux adultes. Tous les volumes composant la *BIBLIOTHÈQUE DU FOYER* ont été lus avec soin et n'ont été admis que lorsque leur moralité absolue et leur valeur littéraire ont été reconnues et consacrées par le succès. Les ouvrages suivants sont en vente aux prix indiqués :

ALONE (F.). Les vaincus victorieux. 3 fr.

Amour ou patrie. — Souvenirs d'Alsace. 1870-71 2 fr. 50

Pures amours. — Récits empruntés à l'anglais par M^{me} la comtesse AGÉNOR DE GASPARI . . . 3 fr. 50

BERSIER (M^{me} Eug.) André Toulrel. 3 fr. 50

— **L'Ermite de Plouerneau** 2 fr. —

— **Histoire d'une petite fille heureuse** 2 fr. 50

— **Ici et Là** 3 fr. 50

— **Le Journal de Marc** . . 3 fr. —

— **Micheline** 3 fr. 50

— **Les Myrtilles** 3 fr. —

— **Contes pour les enfants** 2 fr. 50

CONSCIENCE (Marie). La pièce de vingt francs. 1 fr. 50

— **Deux familles d'ouvriers** 1 fr. 50

Le **petit Duc**, par l'auteur de *l'Héritier de Redclyffe*. Traduit par M^{me} E. BERSIER 1 fr. 50

FROMMEL (Émile). Légendes du foyer, trad. par M^{lle} O. D. . 3 fr.

HOLLARD (Henriette). Pauvre garçon. 3 fr. 50

KERGOMARD (M^{me} P.). Un Sauvage 1 fr. 50

PRESSENSÉ (M^{me} E. de). Bois-Gentil. 2 fr. 50

— **Brunette et Blondinette** 2 fr. 50

— **Le Clos Toustain** . . . 2 fr. 50

— **Deux ans au Lycée** . . . 2 fr. 50

PRESSENSÉ (M^{me} E. de). Geneviève. 3 fr. 50

— **Le journal de Thérèse** . 2 fr. 50

— **Une joyeuse Nichée** . . 2 fr. 50

— **La Maison blanche** . . . 2 fr. 50

— **Marthe. — Georgette. — Une Vie perdue** 2 fr.

— **Pauvre petit** 2 fr. 50

— **Petite mère** 2 fr. 50

— **Un petit monde d'enfants** 2 fr. 50

— **Le Pré aux saules** . . . 2 fr. 50

— **Rosa** 2 fr. —

— **Sauvagette** 2 fr. 50

— **Scènes d'Enfance et de Jeunesse** 2 fr. 50

— **Seulette** 2 fr. 50

— **Les voisins de M^{me} Bertrand** 2 fr. 50

Primavera, par l'auteur de *Amour ou Patrie* 3 fr. 50

STEEN (A.). Marceline, la diaconesse romaine. 2 fr. 50

VADIER (M^{lle} Berthe). Mon Livre. Fantaisie 3 fr. 50

— **Trois Nouvelles** 3 fr. —

— **Théâtre de Famille** . . . 2 fr. 50

VILLERS (M^{me} E. de). Récits champêtres 1 fr. 50

WETHERELL (Élisabeth). Le Monde, le vaste Monde. Trad. par M^{me} E. DE PRESSENSÉ 4 fr. —

WITT (M^{me} de). Histoires d'enfants. 1 fr. 50

— **Par ci par là** 1 fr. 50